



**ESTELLE-SARAH BULLE**

# Là où les chiens aboient par la queue



LIANA LEVI

Nous sommes arrivés vers neuf heures. Toi qui es habituée aux grandes métropoles carrées de France, tu ne peux pas comprendre ce que ça m'a fait, de déboucher dans cet amoncellement magnifique de taudis et de palais. J'avais le cœur qui battait plus vite à la vue des rues de mieux en mieux esquissées, des cases légères qui s'égrenaient puis se multipliaient en alignements tordus. De plus en plus de façades en bois délavé, de plus en plus de jardins enclos et de cocotiers déhanchés qui jaillissaient de minuscules cours intérieures pour exploser très au-dessus des toits roux.

Des enfants couraient en grappes serrées ; vingt pieds nus disparaissaient au détour d'une maison à deux étages ou dans un couloir envahi par les herbes. Je levais la tête, et j'apercevais des balcons surpeuplés où des femmes allaitaient des nouveau-nés, faisaient la lessive ou nettoyaient avec une eau grise le sol qui formait un toit pour les galeries couvertes bordant les rues. Dans ces galeries, de minuscules magasins alignaient des casseroles en rangs serrés, des tissus, des sacs remplis de pain et des boîtes de saindoux.

Dans la rue où le camion avait du mal à avancer, des femmes accroupies étalaient leurs marchandises à même le sol, devant des remparts de chapeaux de paille montés et démontés en quelques minutes. Du boudin fumait dans de grandes casseroles noircies. Des paniers fermés dormaient aux pieds de vendeuses immobiles. J'ai vu des enfants écrasés d'ennui assis devant des masures, qui pas-saient la journée à vendre des sik1 a coco qu'ils s'amusaient à présenter en échafaudages extravagants. Je me souviens de l'odeur de la ville, changeante suivant les quartiers, des senteurs douces ou aigres, qui annonçaient une pyramide de déchets au fond d'une cour remplie de caisses empilées servant de case à trois générations.

---

1. Confiseries.

Un peu plus loin, nous sommes passés par une allée bien dégagée où j'ai senti le vent salé de la mer qui s'emmêlait au parfum des flamboyants et des bougainvillées. Les travailleurs charriaient des denrées arrivées à l'aube. Je me souviens d'une voiture à cheval guidée par un cocher torse nu. Il s'arrêtait à chaque porte pour récupérer les bidons remplis d'immondices portés sur la tête des femmes. C'étaient les aïssances de la nuit produites par cent estomacs, dont trente malades de dysenterie ou de malaria. J'ai vu les marais qui affleuraient sous les maisons de fortune. À Morne-Galant, on n'aurait jamais dormi dans des endroits comme ça, où les maringouins vous dévorent dès le soleil couché. Mais j'ai vu aussi d'imposantes demeures en bois peint et fer forgé, volantées d'arcades, autour d'une place où trônait une fontaine. Je n'avais jamais vu de fontaine avec de l'eau qui coule en permanence. Ça attirait une galaxie de blanchisseuses en robe de coton et d'enfants nus à chapeau. Sûr que je me serais tenue là toute la journée tellement ça semblait agréable, au milieu des propos gais et des éclats de rire.

Il y avait la foule mélangée : argile foncée, cacao velouté, bronze clair des Chinois et foncé des Syriens, café grillé des Indiens, et des visages pâles respirant l'autorité mais parfois aussi la même misère. J'ai remarqué des hommes nonchalants et d'autres à la mise sévère, des ouvriers qui sortaient de la grande usine Darboussier, des commis, des maîtres d'école. J'ai vu tout ça, du haut de mon camion qui hoquetait et lâchait dans l'air une fumée noire qui me faisait suffoquer.

Ce jour-là, j'ai compris que s'offraient à moi deux chemins nouveaux qui n'existaient pas à Morne-Galant, trop calme, trop endormi. À Pointe-à-Pitre, il y avait une misère plus âpre que celle de la maison, mais aussi une possibilité, même modeste, de succès et de liberté. J'ignorais si j'allais être riche, mettons, comme l'avait été brièvement Eulalie au temps de sa splendeur, ou plus pauvre qu'un rejeton Ezechiél cultivant son lopin de terre mendié à papa. En tout cas, j'étais excitée comme on peut l'être à seize ans.